



Universidad de Valladolid



GRADO EN LENGUAS MODERNAS Y SUS LITERATURAS

TRABAJO FIN DE GRADO

DE LA QUENOUILLE À LA PLUME:

L'ÉLEVATION DE LA FEMME DU XII^e AU XVI^e

Presentado por:

Adja Betty Dramé

Tutelado por:

Javier Benito de la Fuente

Año 2018/2019

Résumé

Au Moyen âge, la vie de la femme est destinée au travail domestique, le mariage et la maternité. Mais au cours de ces siècles, malgré les obstacles, les femmes ont été présentes dans tous les domaines le plus souvent dans l'anonymat. L'objectif de ce travail est d'étudier l'évolution de la femme au foyer à la femme écrivaine à l'aide de plusieurs œuvres : *Voix de femmes au Moyen Âge de Régnier*, *La Cité des Dames de Christine de Pizan*, *Tristan et Iseut de Béroul* et *Œuvres complètes de Louise Labé*.

Mots clés : femme, quenouille, lettres, voix.

Resumen

En la Edad Media, la mujer está destinada a las labores domesticas, el matrimonio y la maternidad. A lo largo de estos siglos, a pesar de los obstáculos, las mujeres han estado presentes en todos los ámbitos normalmente bajo el anonimato. El objetivo de este trabajo es hacer un estudio sobre la evolución de la mujer ama de casa a la mujer escritora mediante muchas obras: *Voix de femmes au Moyen Âge de Régnier*, *La Cité des Dames de Christine de Pizan*, *Tristan et Iseut de Béroul* et *Œuvres complètes de Louise Labé*.

Palabras Claves: la mujer, la rueca, letras, voz.

TABLE DE MATIÈRES

INTRODUCTION.....	4
1. La condition féminine au Moyen Âge.....	9
2. Le mariage et la maternité au Moyen Âge.....	10
2.1 La vie professionnelle de la femme.....	13
3. La voix des femmes.....	14
4. Les femmes de lettres.....	18
5. Christine de Pizan.....	19
6. La voix poétique.....	26
6.1 Louise Labén	28
6.2 Commentaire des Sonnets.....	31
CONCLUSION.....	38
BIBLIOGRAPHIE.....	39

INTRODUCTION

La première question qui m'est venue à l'esprit dès que j'ai choisi le titre de ce travail est : Pourquoi de la quenouille à la plume et qu'est ce qui m'a motivé à parler de l'élévation de la femme du XII^e au XVI^e siècle ?

Tout d'abord avant de répondre à cette question, on est conscients que le Moyen Âge s'étend sur plusieurs siècles, c'est pourquoi le but de ce travail est d'aborder la question de la condition féminine et du rôle des femmes durant cette période même si bien sûr nous ne pouvons pas approfondir sur beaucoup de détails.

Ensuite, les raisons qui m'ont conduit à ce choix sont simples. Depuis que j'ai commencé à étudier la littérature française du Moyen âge à la Renaissance, j'ai toujours été curieuse de savoir comment les femmes ont évolué au cours de ces siècles malgré tous les obstacles dans leur vie privée, professionnelle et sociale.

Le titre de ce travail fait allusion à l'évolution de la femme au foyer à la femme écrivaine. Pour traiter ces thèmes, nous commencerons par le contexte historique de cette période.

Dans le premier chapitre nous aborderons la condition féminine et le rôle de la femme dans la société médiévale.

Dans le deuxième et troisième chapitre, nous allons traiter les thèmes du mariage et la maternité

Dans le dernier chapitre, la voix des femmes dans la réalité et dans la littérature et pour cela trois grandes œuvres nous seront utiles : *La Cité des Dames* de Christine de Pizan, *Tristan et Iseut* de Béroul et *Œuvres complètes* de Louise Labé.

Pourtant, au fur à mesure que nous avançons sur les recherches, nous réalisons que les mêmes difficultés auxquelles les femmes ont fait face pendant le Moyen Âge sont encore présentes dans la société d'aujourd'hui.

Le Moyen Âge occidental est situé entre la chute du dernier empereur romain d'Occident en 476 et la découverte de l'Amérique en 1492. La société médiévale se définit par quatre grandes caractéristiques : la division de l'autorité politique et le recul de la notion d'État, une économie agricole, une société cloisonnée entre la noblesse qui possède la terre, une classe paysanne asservie et un système de pensée fondé sur la foi religieuse.

L'expression « moyen âge » date du XVII^e siècle. Au-delà des invasions barbares, la ferveur religieuse concrètement chrétienne a provoqué dans la France du Moyen Âge, les Croisades, les conflits, les inquisitions et les innombrables pèlerinages. Dès le VII^e siècle apparaît une aristocratie guerrière comprenant les nobles de fonction et les nobles de lignage. Charlemagne pousse ces hommes à la recommandation mutuelle afin de remplacer les conflits de clan par des relations de fidélité. Le système féodal qui s'est fixé en Europe depuis l'empire carolingien institué par Charlemagne, a entraîné une décentralisation du royaume en plusieurs territoires autonomes. Ce système a établi une hiérarchisation de la société occidentale : les rois, les ducs, les seigneurs, le chevalier et les serfs.

Le système féodale s'établit sur deux bases : la seigneurie rurale et le contrat vassalique d'un côté, l'idéal de réciprocité des services, défini au XI^e siècle par l'évêque Fulbert de Chartres, de l'autre. L'esprit chevaleresque entraîné dans les tournois et l'activité intellectuelle, justifiée par l'idée du transfert de la culture ne brillent nulle part plus fort qu'en France. (Berthelot et Cornilliat, 1988 :4).

Quant à l'art de la guerre, le guerrier médiéval s'est développé notamment avec de nouvelles armures. La guerre du Moyen Âge est surtout construite par les châteaux-forts. Sous l'influence barbare, en passant par l'art roman, héritage de l'empire romain, le Moyen Âge se caractérise considérablement par le style gothique qui embellit les plus belles cathédrales de France à partir du XII^e siècle. Les grandes batailles du Moyen Âge sont la bataille de Poitiers en 732, Roncevaux, Hastings en 1066, la prise de Jérusalem, Bouvines et les batailles de la guerre de Cent Ans (1328-1461). Le conflit de succession du royaume de France oppose directement la France et l'Angleterre. La guerre de Cent Ans, un long conflit de 116ans entraîne peu à peu la décadence du royaume de France c'est-à-dire des défaites militaires, guerre civile, épidémie de peste noire, etc.

En revanche, les calamités des XIV^e et XV^e siècles, la peste et la guerre de Cent Ans, frappent durement la France, les luttes sociales y sont aiguës, les troubles monétaires y sont plus précoces et plus graves ; le Grand schisme, après une période d'euphorie sous la papauté presque « française » d'Avignon y est durement ressenti. Une grave crise dynastique de 1316 à 1328 (fin des Capétiens directs), une situation presque révolutionnaire après la défaite de Poitiers et la captivité du roi Jean II de Bon, et surtout à la fin du règne du roi fou Charles VI, la mainmise des Anglais sur la France, semblent compromettre la construction de l'État monarchique français. (3)

En ce qui concerne la vie quotidienne médiévale, elle oppose le mode de vie rurale et urbaine. Nous pouvons voir que le rôle des femmes et les mœurs sont également intéressants.

Un véritable programme élémentaire d'alphabétisation chrétienne s'est établi. Puis les écoles-cathédrales s'ouvrent à partir de 1079 sous l'autorité des évêques. L'enseignement se fait en latin, et les élèves ont le statut de clercs. Dans les écoles laïques, où s'instruisent les notaires et les marchands, l'enseignement est dispensé en langue vulgaire. La culture se développe grâce aux premières universités en même temps qu'apparaissent de nouvelles formes de littérature. Le modèle antique de la culture littéraire a vivement imprégné l'enseignement qui est basé sur les sept arts libéraux : le *trivium* (grammaire, rhétorique et dialectique) et le *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie et musique).

D'ailleurs, il faut remarquer le développement de la science et la technique notamment dans le domaine agricole telles que les premières techniques d'industrialisation et également l'évolution de l'imprimerie et la poudre à canon qui ont apporté le plus à l'humanité de cette période.

Les XII^e et XIII^e siècles sont une période de développement spectaculaire dans tous les domaines : économique, technologique, démographique, social, politique, religieux, artistique et culturel. Les XIV^e et XV^e siècles apparaissent comme une période de crise qui affecte tous ces aspects de la société. À chaque période, la France présente des traits accusés aussi bien dans l'essor que dans la dépression. (Berthelot et Cornilliat, 1988 :3).

On considère de plus en plus la crise des XIV^e et XV^e siècles comme une crise de croissance pendant laquelle une nouvelle société se met en place. Le développement d'un grand commerce maritime annonce le capitalisme, l'essor de la société et de la culture urbaines, la diffusion de l'imprimerie, le renforcement définitif du pouvoir monarchique centralisateur avec la disparition des principautés, marquent une nouvelle période que l'on appelle

traditionnellement les Temps Modernes. Ce que l'on appelle Moyen Âge disparaît lentement au XV et XVI^e siècle.

Du point de vue linguistique et par sa suite littéraire la France médiévale est plurilingue.

Trois langues dominent : le latin, langue de la Bible, de la religion, résultant de la coupure fondamentale entre les clercs lettrés et laïcs, jusqu'au XIII^e siècle illettrés ; la langue d'oc, support d'un brillant essor littéraire et culturel ; la langue d'oïl dont le triomphe est surtout dû à des raisons politiques. C'est la langue de la monarchie et de la cour, centre du pouvoir et du prestige culturel. (Berthelot et Cornilliat, 1988 : 5).

Néanmoins, avant le XII^e siècle, la littérature en langue vulgaire n'existe pratiquement pas. Les deux siècles suivants correspondent à une période d'expansion, d'enthousiasme, et d'expériences. Le concept de fin'amour informe toute cette période élaborée par les troubadours en contact avec la poésie. Les romans en vers puis en prose ont exploré toute la gamme des situations de la vie amoureuses, comme celui de l'aventure et la quête.

Pendant le siècle suivant, c'est le lyrisme qui récupère le dessus mais plus diversifié, plus inquiet, s'interrogeant non seulement sur la pertinence du modèle courtois mais aussi sur les circonstances de la vie qui ne se rattachent pas à l'amour et sur l'expérience poétique.

Le XII^e siècle voit l'essor de la première poésie occidentale en langue vulgaire héritière des recherches formelles et thématiques des poètes latins du Haut Moyen Âge. Les troubadours, en langue d'oc, et près d'un siècle plus tard, les trouvères, en langue d'oïl. (Berthelot et Cornilliat, 1988 : 6).

En plus, les deux premiers siècles du Moyen Âge littéraire voient la naissance et le triomphe du roman. Dans les chansons de geste émerge une esthétique de l'aventure. Dans les romans et nouvelles, l'analyse psychologique, l'importance des personnages féminins, la place consacrée à l'amour apparaissent progressivement dans la seconde moitié du XII^e siècle. Déjà la maturité du genre est atteinte avec les différentes versions de Tristan et surtout avec Chrétien de Troyes une nouvelle étape est franchie au début du XIII^e siècle avec l'introduction de la prose.

Cependant, tout au long du Moyen Âge, non seulement les hommes écrivent mais aussi les femmes. Elles ont mis leur voix en scène et elles sont consacrées à la composition des ouvrages savants et étudient la poésie. Deux

femmes de lettres particulièrement remarquables émergent à plus de deux siècles d'intervalle : Marie de France (XII^e siècle) et Christine de Pizan (XV^e siècle).

1. La condition féminine au Moyen Âge

Au Moyen Âge la vie d'une femme se divise en trois périodes : l'enfance, la jeunesse et la vie de femme qui dure de quatorze ans à vingt-huit ans, au-delà desquels la femme entre dans la vieillesse. Néanmoins on attribue aux petites filles une part de pureté et d'innocence qu'il faudra préserver à l'aide d'un dressage sévère.

Le menace contre l'ordre établi, paraissait donc surgir sourdement du plus intime, du plus privé de la société courtoise. Et le mot courtois convient en effet : il n'y avait guère à s'inquiéter du trouble provoqué par les femmes assujetties sur qui pesait, très lourd, le pouvoir de la maîtresse de maison. Le problème de la paix, de la paix privée, se posait à propos des bien nées. Elles étaient pour cela étroitement surveillées, soumises. (Duby et Ariès, 1985 :88).

En ce qui concerne les filles nobles, elles sont souvent confiées depuis le haut Moyen Âge à des moniales qui leur enseignent la lecture, l'écriture et les travaux d'aiguille¹, autrement dit le monde de la quenouille, un des pôles de notre titre.

L'axe le plus solide du système de valeurs à quoi l'on se référait dans la maison noble pour se bien conduire, s'appuyait sur ce postulat, fondé lui-même sur l'écriture : que les femmes, plus faibles et plus inclinées au péché, doivent être tenues en bride. Le devoir du premier chef de maison était de surveiller, de corriger, de tuer s'il le fallait sa femme, ses sœurs, ses filles, les veuves et les filles orphelines des ses frères, de ses cousins, et de ses vassaux. (Duby et Ariès, 1985 : 88).

La vocation de la femme médiévale est orientée uniquement au mariage et à la maternité. Les familles médiévales ne sont pas aussi nombreuses que l'on a longtemps pensé, la mortalité des enfants étant très présente

D'une part les femmes exercent de nombreux métiers : le travail domestique en s'occupant des enfants, elles participent aux travaux des champs et le commerce. D'autre part, la jeune fille est étroitement surveillée par ses parents. La beauté féminine tantôt désirée tantôt redoutée, est un objet de fantasme pour les hommes.

¹ Travaux d'aiguilles : la couture, la broderie, la dentelle, la tapisserie et le tricot font partie de la vie des femmes dans l'histoire. Dans les familles nobles et riches, les filles apprennent à filer la quenouille, à tisser ou à broder les rubans.

La puissance patriarcale se trouvait, sur la féminité, renforcée parce que la féminité représentait le danger. On tentait de conjurer ce péril ambigu en enfermant les femmes dans le lieu le mieux clos de l'espace domestique, la chambre- « la chambre des dames », qu'il ne faut pas prendre en effet pour un espace de séduction, de plaisance, mais bien de relégation : elles y étaient resserrées parce que les hommes les craignaient. (Duby et Ariès, 1985 : 88).

2. Le mariage et la maternité au Moyen âge

Le modèle de mariage chrétien est une invention qui date du XIII^e siècle. Il s'agit d'un mariage unique avec consentement des deux personnes et sans possibilité de divorce. Dans toutes les classes sociales le mariage est arrangé par les parents. Chez les aristocrates, cette alliance est le moyen de renforcer et d'établir des relations entre les pays, d'agrandir les terres et richesses. Les femmes deviennent l'objet de négociations. L'âge du mariage se situe entre treize et seize ans tandis que les hommes se marient entre vingt et trente ans. Cet écart provoque une durée d'union courte et des remariages fréquents. La femme mariée donne une dot, bien sûr provenant de ses parents, sous formes de biens, d'animaux, de terres, etc. À la campagne, elles doivent économiser voire s'endetter pour les dépenses de noces, l'habillement et la dot.

Au cours de la vie conjugale, la femme placera son époux au dessus de tous les hommes et elle devra l'aimer, le servir et l'obéir sans contredire. Dès le moment où elle constate une infidélité de son mari, elle ne peut rien faire que garder son malheur.

Étant donné que la vocation de la femme est de procréer, la femme stérile est mal vue. Par manque de connaissances médicales, de moyens et d'hygiène, beaucoup de femmes perdent la vie en couches. Pour s'abstenir aux grossesses à plusieurs reprises, elles utilisaient des méthodes abortives à base de plantes, d'amulettes et potions.

Les noces ayant pour finalité la procréation, toute la société attend de la femme qu'elle mette au monde de nombreux enfants, à condition qu'elle soit mariée :

Le grand jeu, tel qu'il est décrit par la littérature courtoise, invitait les jeunes hommes, pour manifester leur valeur, à séduire la dame, à s'en emparer. Un jeu, mais qu'il s'inscrivait dans un cadre réel, dans le vécu. Incontestablement, l'épouse était convoitée, et le désir qu'elle inspirait, sublimé en fine amour, employé, on l'a vu, comme un moyen de discipliner la jeunesse domestique. (Duby et Ariès, 1985 : 93)

On a tendance à penser que la fécondité d'un couple dépend de la femme. Les filles célibataires et enceintes sont signalées du doigt ainsi que les femmes stériles. Il y a aussi des mères qui abandonnent leurs enfants et même des infanticides. Ces pratiques sont le plus souvent exercées par des jeunes filles qui veulent éviter le déshonneur.

La parade à la honte consistait d'abord à tendre un écran face au public: la crainte d'être honni des femmes de la maison explique à la fois l'opacité ménagée autour de la vie privée et le devoir de surveiller de près les femmes, de les tenir autant qu'on le pouvait cloîtrées, et s'il fallait les faire sortir, pour les cérémonies ostentatoires ou pour les dévotions, de les escorter. (Duby et Ariès, 1985 : 93).

Toutefois, à côté de ces femmes qui cherchent à se débarrasser d'un enfant naturel et non désiré, de nombreuses épouses cherchent à tout prix à offrir un héritier à leur mari, de préférence, un fils.

En outre, que ce soit en temps de guerre ou en temps de paix, les jeunes filles et les femmes mariées sont en permanente menace de viol. Ce crime rarement sanctionné, porte sur la femme la honte du déshonneur et la grossesse non désirée et redoutée.

Au Moyen Âge le problème de la prostitution est ambiguë pour l'église et l'autorité laïque puisqu'elles la condamnaient et en même temps la considéraient comme un mal nécessaire. Habituellement, les prostituées sont des servantes, des filles rejetées par leur famille après un viol ou une grossesse clandestine et celles qui n'ont pas trouvé du travail.

Quant à la vie religieuse des femmes, cette période est marquée par la foi. La plupart des femmes voyaient une occasion d'échapper au mariage, assurer leur vie, avoir accès à la culture et d'autres avaient une réelle vocation.

Néanmoins, très occupées par le travail, les femmes trouvent des occasions de converser et bavarder dans une petite pièce avec leurs quenouilles. L'objet de distractions est, en générale la festivité à caractère religieux et profane.

Pour les clercs, elle est associée au diable, à la tentation, au péché, mais elle est célébrée par les chantres de l'amour courtois, elle inspire les chevaliers et troubadours. Lorsque la femme ne peut pas donner des descendants, elle s'expose souvent à la répudiation qui est fréquemment non réprouvée par l'église.

À ce groupe de femmes, inquiétant, étaient assignées des tâches spécifiques, car il fallait qu'elles fussent occupées, l'oisiveté étant jugée particulièrement périlleuse pour ces êtres trop faibles. L'idéal était un partage équilibré entre la prière et le travail, le travail du textile. Dans la chambre on filait, on brodait et lorsque les poètes du XI^e s'essayaient à donner la parole aux femmes, ils composent des chansons « de toile ». Des mains féminines sortaient en effet toutes les parures du corps et les tissus ornés qui décoraient la chambre elle-même, la salle et la chapelle. (Duby et Ariès, 1985 : 90)

Au Moyen Âge, l'église n'admet la sexualité que si elle a pour but la procréation. Dans le domaine de la spiritualité, on parlera des femmes troubadours de Dieu. « Dans le domaine de la spiritualité, une étonnante production féminine va éclore pendant plusieurs siècles. A propos des œuvres consacrées à l'amour divin, on a parlé de « femmes troubadours de Dieu ». (Régner, 2006 : XII).

Tout compte fait, l'église a fait du mariage une structure rigoureuse où la femme a une garantie de liberté. Le droit ecclésiastique est donc très en avance sur les mœurs. La femme est désormais placée sous l'autorité de son époux. La femme, de par sa condition féminine, de par son sexe, doit rendre des comptes constamment. La première vertu de la femme mariée est bien sûr la fidélité qui consiste non seulement à ne pas faire le mal, mais aussi à ne pas être soupçonnée. L'adultère est considéré par les hommes d'Église comme un péché mortel pour les hommes comme pour les femmes, mais dans la société c'est un crime uniquement féminin qui menace la société patriarcale en jetant le doute sur la légitimité des enfants.

Il advenait cependant qu'elle le fut par violence. La place attribuée au viol dans l'intrigue des récits de délasement reflète de toute évidence la réalité : Comment ne pas mettre en parallèle Renart le goupil prenant son plaisir de la reine, et Geoffroi Plantagenêt forçant Aliénor d'Aquitaine dans la maison de son époux, le roi de France ? Il arrivait aussi que la dame se donnât. Obsession de l'adultère, et tous les regards épiant, les envieux guettant la rencontre des amants. (Duby et Ariès, 1985 : 93).

2.1 La vie professionnelle de la femme

En villes, les femmes travaillent dans le commerce, dans le secteur du textile et en alimentation comme prolongement d'activités domestiques. En campagne, elles aident leurs époux à faire la moisson et la fenaison. Les métiers les plus réservés aux femmes sont : lingères, bonnetières, couturières, tavernières, blanchisseuses, etc. En effet les salaires de la femme sont très inférieurs à ceux des hommes. Il faut tenir en compte que nous sommes en train de découvrir récemment qu'une partie des constructeurs des cathédrales étaient des femmes. Dès l'antiquité, les femmes se sont consacrées à la production d'objets artistiques et à nombreuses disciplines dites la peinture, la sculpture, la gravure et l'architecture mais elles sont restées peu considérées en travaillant souvent dans l'anonymat.

3. La voix des femmes

En ce qui concerne la voix des femmes, l'écoute des femmes passe par les mots qu'elles ont confiés à l'écrit, tels les troubairitz, et les fictions littéraires dessinent les contours d'une femme qui parle ou qui se tait, interdite de la parole. « La dame qu'idéalise l'amour courtois est une dame qui se refuse à la parole » (Régnier, 2016 : IX). En dehors de la lyrique, les narrations (romans ou laies), présentent des femmes engagées dans une relation amoureuse. « Certes la Guenièvre du *Chevalier de la charrette de Chrétien de Troyes* est très proche de la dame courtoise, lorsqu'elle impose à Lancelot des ordres qui sont une rude mise à l'épreuve de l'amour qu'il lui porte ». (Régnier, 2006 : IX).

Déjà chez Marie de France au XII siècle, la relation adultère est due à une conjugalité imposée et le type littéraire du mari jaloux et cruel, est une réponse à des situations que la société de l'époque a probablement.

La dame dans *le Lai du Rossignol* de Marie de France invente un langage muet, telles ces lettres brodées sur l'étoffe qui enveloppe le cadavre de l'oiseau d'amour, dont le chant l'attachait à l'amant, qu'elle informe ainsi du silence qui désormais l'enclot. (Régnier : 2006, X).

La voix des femmes dans les fictions les assignent aux femmes une identité dans la douleur, l'espoir, la révolte, la quête d'une autonomie, et de l'honneur perdu, voire la responsabilité d'une éducation pour l'avenir d'un lignage. Selon Régnier du poème amoureux de la femme troubadour à la parole d'amour des mystiques, il y a bien autre qu'un abîme infranchissable entre amour profane et amour divin.

Il faut souligner que le récit de la création du monde et de l'exil hors du paradis empreigne la vision que le Moyen âge se fait de la femme. La mère de tous les hommes a commis la faute qui entraîne l'humanité, c'est-à-dire, Ève est la femme dangereuse et tentée. Alors toutes les filles d'Ève sont fragiles et responsables. « Mais la figure d'Ève est bien attachée à celle de Marie : mort par Ève, vie par Marie » (Régnier, 2006: XIII). Les voix entendues dans l'écrit médiéval marquent l'existence d'une écoute et d'une attente.

Les voix féminines plus authentiques se trouvent certainement dans les chansons dites « *chansons de femmes* », propres aux femmes tissant ou brodant car elles mettent en scène les plaintes des femmes amoureuses, dans les chansons de malmariées, répandues en Europe médiévale, qui suggèrent la révolte virtuelle des femmes, face à l'institution d'un mariage redouté ou accompli. Revendication d'émancipation, liberté sexuelle ? (Régnier, 2006 : XV).

Quant à la maîtrise de l'écriture, la seule femme à se poser comme auteur dès la fin du XII^e siècle, à mettre en scène sa voix, sa fonction et son rôle, est Marie de France. En vrai, dans presque tous les domaines, l'expression des femmes est soumise au contrôle, qu'il s'agisse du luxe du vêtement, des détails de la coiffure, des soins du maquillage et de la parole. Peu à peu la voix des femmes sera valorisée dans le domaine de la spiritualité. L'importance de leurs écrits vaudra comme témoignage de leur place, de leur capacité à écrire et de leur accès légitime à l'écriture.

Beaucoup d'histoires des femmes sont connues au Moyen Âge surtout les femmes troubadours et les femmes héroïnes dans la fiction comme de la réalité : Marie de France, Aliénor d'Aquitaine, Geneviève, Marguerite de Bourgogne (femme de Louis X), Iseut, etc. Au-delà de ces comparaisons, les femmes sont-elles libres ?

La voix des femmes est considérée comme synonyme de liberté. L'une des manières de trouver la liberté est l'adultère qui à cette époque est puni avec la mort. « Si le roi savait un seul mot de tout ce qui se passe, je serai une grande injustice ; je suis certaine qu'il me donnerait la mort » (Bérout, 1989: 17).

Dans la société médiévale, l'adultère, et uniquement celui de la femme, représente un désordre majeur qui ne saurait être toléré. Les membres de la famille de la femme adultère constituent un groupe de victimes qui peuvent être mis à l'index par un groupe social et qui ne saurait admettre une telle inconduite.

Il est certain que les enjeux sont de caractères différents: l'adultère du mari est une source de désordres au sein de la famille. Mais celui de la femme remet en cause le principe de la supériorité du mari et crée surtout une atteinte

à la nature même du mariage et procréation en faisant courir le risque d'introduire des individus étrangers dans le lignage.

Nous ne pouvons pas aborder le sujet de l'adultère à l'époque médiévale sans nommer les femmes héroïnes dans la fiction.

Dans le roman *Tristan et Iseut*, la femme est représentée avec indépendance sentimentale, astuce et audace. Lorsqu'elle découvre la présence des espions, elle prend l'initiative de la parole avec Tristan et par ses reproches habilement plaintifs l'amène à se rendre compte du danger. Iseut continue à mener le jeu avec une extrême finesse et elle déclare non seulement qu'elle n'accorde pas sa protection à Tristan, mais qu'elle réjouit de le savoir en disgrâce auprès du roi.

Iseut après avoir été accusée de tromperie, jure devant le roi :

Sire, je vais vous dévoiler la vérité. Vous n'allez pas croire en ma franchise, mais je parlerai sans tromperie, je l'ai vu et je lui ai parlé. Je me suis trouvée avec votre neveu sous ce pin. Maintenant, tuez-moi, si vous le voulez, sire. Oui, c'est vrai je l'ai vu. C'est très grave, car vous pensez que j'aime Tristan comme une débauchée et une madrée et cette idée me cause une telle souffrance que peu m'importe si vous me faites le grand saut. (Lacroix et Walter, 1989 : 43).

Le devoir familial n'était pas la seule obligation qui légitime les sentiments d'Iseut. Pour justifier ses relations avec Tristan, elle évoque de fortes raisons personnelles honorables. De plus, en montrant l'affection pour un parent de son mari, elle obéit à une tradition familiale et à une recommandation maternelle et elle n'hésitait pas à rappeler les mérites de Tristan pour que le roi évalue mieux ce qu'il perdait en condamnant son neveu. « C'est grâce à lui que je suis reine en étant votre épouse » (Lacroix et Walter, 1989 : 20).

Nous pouvons remarquer que la reine ment pour protéger son amant, ose même le défier et n'a pas peur des conséquences. « Sire, pitié ! Plutôt que de me livrer à lui, brûlez-moi ici ! » (Lacroix et Walter, 1989 : 79).

La femme prend l'initiative de la parole de séduction, avouant leur désir adultère. « Tristan part avec la reine ; ils quittent la plaine et se dirigent vers la forêt en compagnie de Gouvernal. Yseut se réjouit ; elle ne souffre pas à présent. Ils sont dans la nuit sur une hauteur » (Bérroul, 1989 :81). Leur amour

leur a causé beaucoup de souffrances puisque les amants se sont enfuis et se sont dirigés vers la forêt.

Dans la forêt, le pain leur manque beaucoup. Ils vivent de venaison et ne mangent rien d'autre. Qu'il peuvent-ils si leur teint s'altère ? Leurs habits tombent en lambeaux ; les branches les déchirent. Ils fuient longtemps à travers le Morrois. Tous les deux souffrent de la même façon mais chacun grâce à l'autre oublie ses maux. (Lacroix et Walter, 1989 : 99).

Après quelques années arrivent les remords et les regrets. Elle répétait:

Pauvresse, malheureuse qu'as-tu fait de ta jeunesse ? Tu vis dans les bois comme une serve, sans grand monde pour te servir. Je suis reine mais j'ai perdu ce titre à cause du breuvage que nous avons bu sur la mer. Voilà l'œuvre du Brangien qui devait pourtant y prendre garde ! Elle n'en pouvait rien car l'erreur était manifeste. (125).

Pour justifier l'adultère, elle cherche des prétextes pour être pardonnée.

Elle se lamente :

Non, plus jamais de ma vie, je n'aurai à cœur de commettre une folie. Je ne dis pas, comprenez-moi bien, que je me repente à propos de Tristan car je l'aime comme un ami, d'un amour pur, sans déshonneur. L'union de notre corps, l'un comme l'autre, nous en sommes délivrés. (Lacroix et Walter, 1989 :129).

En somme, Iseut est une femme qui maîtrise la situation. Rusée et habile, elle use du langage, de l'art du discours comme d'une arme redoutable. Elle emploie la rhétorique et mène le jeu pour convaincre le roi de son innocence. Autrement dit, son argument est tellement solide que Marc ne peut qu'obéir aux injonctions de son épouse. Le jour du jugement, elle réussit à choisir le lieu et fait venir Arthur et ses chevaliers car elle sait qu'ils se battront pour elle contre les calomnies. En plus, la souveraine prête serment avec sûreté de façon que personne ne songe à douter de sa loyauté en expliquant ses propos. En effet, Iseut incarne une nouvelle image de la femme au Moyen Âge, elle agit et ne subit pas. C'est une véritable héroïne.

Un autre exemple d'héroïne du Moyen Âge, Guenièvre est donc l'un des personnages de la légende arthurienne qui a le plus évolué au fil des siècles. Elle maîtrise tous les codes de la courtoisie et elle ne se mêle pas des affaires du roi et des chevaliers. Son désir est de donner un successeur au roi mais elle n'y parviendra jamais. Cette incapacité de concevoir un enfant est la source de sa grande tristesse et par conséquent l'une des raisons de son infidélité. Elle découvre une véritable passion amoureuse à travers Lancelot

mais elle est confrontée à un dilemme tragique : succomber à son amour et trahir tous ses engagements ou renoncer à Lancelot. Le roi Arthur finit par surprendre les amants adultères. Par conséquent, Lancelot doit s'enfuir laissant sa dame au pire des sorts, la mort par le bûcher.

4. Les Femmes de Lettres

Les laïques de noble naissance et les moniales interviennent dans la vie culturelle médiévale. Elles sont consacrées à la composition des ouvrages savants et étudient la poésie. Puisqu'elles sont cultivées, elles protègent les écrivains et les artistes. Au XII^e siècle Héloïse découvre des citations philosophiques et sacrées en même temps elle apprend latin, grec et l'hébreu.

D'ailleurs Aliénor d'Aquitaine règne sur les troubadours vers 1150 et protège la poésie courtoise. Dans son entourage surgissent les écrivains sous l'influence du latin Ovide. Marie de Champagne, sa fille, a écrit de nombreux ouvrages et a protégé également les lettres. La littérature féminine est représentée par de nombreux écrivains au XII^e et XIII^e siècle.

Deux femmes de lettres particulièrement remarquables émergent à plus de deux siècles d'intervalle : Marie de France (XII^e siècle) et Christine de Pizan (XV^e siècle). Ainsi qu'il apparaît dans le magazine Revue de la Bibliothèque nationale de France, la première, Marie de France, malgré toutes les incertitudes qui demeurent sur son identité, n'en apparaît pas moins comme une véritable figure d'écrivain. Quant à la seconde, sur laquelle on est très bien renseigné, tant par des documents d'époque que par ses propres écrits, on a parfois vu en elle le premier véritable « écrivain de métier » : Christine de Pizan n'est pas seulement auteure de ses œuvres, elle s'occupe activement elle-même de l'élaboration matérielle des manuscrits et de leur diffusion.

Presque tout ce que l'on peut savoir de Marie de France nous est révélé par ses œuvres. « Le noble roi » auquel elle dédie ses Lais est très vraisemblablement Henri II Plantagenêt, roi d'Angleterre de 1154 à 1189, dont la cour était alors un extraordinaire foyer de création littéraire, sous l'impulsion du roi et de son épouse, Aliénor d'Aquitaine.

5. Christine de Pizan

Tout au long du Moyen Âge, quelques femmes de lettres ont laissé des traces dans la littérature et d'une certaine manière ont marqué l'histoire, entre elles, la plus illustre : Christine de Pizan.

Elle ne se limite pas seulement à écrire ses livres. Des études récentes ont révélé qu'elle dirigeait un petit scriptorium, un atelier de copistes, copiant ou corrigeant de sa main un certain nombre de ses manuscrits. Elle apparaît comme « une vraie professionnelle de la plume », conservant et organisant en recueil ses premières compositions poétiques, avant de constituer peu à peu, au fil de sa carrière, des recueils de plus en plus importants de ses œuvres complètes, recopiées dans de beaux manuscrits qu'elle présente successivement à différents mécènes.

Elle entame l'aspect de son œuvre qui est aujourd'hui le mieux connu, celui de la défense des femmes, qu'elle poursuivra dans des œuvres en prose, avec les *Lettres du débat sur le Roman de la rose* (1401-1402), puis avec le *Livre de la Cité des dames* (1404-1405), suivi du *Livre des trois vertus ou Trésor de la Cité des dames*. Parmi ses œuvres précédemment mentionnés nous allons étudier *la Cité des Dames*.

A la fin du XIV siècle, Christine de Pizan dans son œuvre *La Cité des Dames* va prendre place dans les domaines où jusqu'alors on n'avait pas vu la femme agir. « Elle s'engage pour défendre tous les aspects de la condition féminine, du haut en bas de la pyramide sociale : les femmes sont pour elle comme un destinataire collectif » (Régnier, 2006 :546). Elle traite des sujets les plus divers. La cité des dames est un message dirigé à toutes les femmes, c'est-à-dire, les femmes lettrées, les femmes qui savent redonner aux hommes le courage qu'il faut. Dans ces différentes catégories socioprofessionnelles, les femmes ont surtout pour rôle de bien gérer l'économie domestique et aussi de veiller à l'honneur de la famille. Comme le dit Régnier :

La cité des dames est un message véhément : la femme forte que Christine de Pizan souhaite voir s'affirmer à des sœurs dans le passé, les femmes lettrées, les femmes

guerriers, les femmes qui savent redonner aux hommes le courage qui défaille. (Régner, 2006 :546).

La voix de Christine naît dans la longue querelle dont l'enjeu est l'honneur des femmes et la légitimation de leur savoir. Christine de Pizan se fait avocate des causes difficiles atterrée par la calomnie et la médisance dont les femmes sont l'objet, elle invente une cité de promesses régie par les femmes du passé qui ont inventé le monde et illustré l'héroïsme et la force.

Clotilde, Frédégonde, Blanche de Castille tendent la main aux femmes de la mythologie, Arachné, Carmenta, Minerve, et aux saintes martyres des premiers temps de la chrétienté. Les trois allégories, Raison, Droiture et Justice, qui apparaissent à Christine durant sa rêverie ordonnent le monde à venir. (Régner, 2006 : XXVIII).

Il faut souligner que les femmes de toutes les conditions ne sont pas seulement l'objet du livre, elles constituent un destinataire collectif, la « pieuse communauté » désignée dans le premier chapitre :

La Cité des Dames, également inspirée par Raison, Droiture, et Justine : toutes les femmes ont part au fardeau que leur imposent les préjugés misogynes, et c'est à elles toutes, quel que soit leur rang, qu'il incombe de alléger. Tel est le sens de cet accroissement de l'« honneur » des femmes voulu par Christine, qui implique tout à la fois à ses yeux leur réhabilitation morale et la démonstration de leur rôle social. (Régner, 2006 :545).

Dans *la Cité des Dames*, le problème est envisagé d'un point de vue général par l'accumulation d'exemples mettant en évidence les capacités et les vertus qu'ont montrées les femmes en contribuant de tout temps et dans tous les domaines au progrès de l'humanité. Néanmoins le souci de démontrer ce que peuvent et doivent accomplir les femmes dans tous les domaines de la société mène Christine à fonder son œuvre sur une analyse précise de la condition féminine dans son ensemble.

La première partie est consacrée aux princesses, autrement dit aux impératrices, reines, duchesses et nobles dames qui règnent en souverains sur la terre chrétienne. Les princesses doivent être le modèle ou le « miroir » des vertus proposées de l'ensemble de la communauté des femmes. Pour construire la cité, trois dames apparaissent devant Christine pour la consoler et l'aider.

Elle se demande pourquoi et sous quelle impulsion ce livre fut écrit. Après avoir lu plusieurs auteurs, elle se demande quelles sont les raisons et les causes qui poussent les hommes à médire les femmes.

Je me demandais quelles pouvaient être les causes et les raisons qui poussaient tant d'hommes, clercs et autres, à médire des femmes et à vitupérer leur soit en paroles, soit dans leurs traités et leurs écrits... Je me mis à réfléchir sur ma conduite, moi qui suis née femme ; je pensais aussi aux nombreuses autres femmes que j'ai pu fréquenter, tant princesses et grandes dames que femmes de moyenne et petite condition, qui ont bien voulu me confier en âme et conscience si le témoignage réuni de tant d'hommes illustres pouvait être erroné. (Christine de Pizan, 1996 :36).

L'ouvrage commence par la lecture de Christine du Livre des Lamentations de Matthieu, un ouvrage du XIII^e siècle sur le mariage dans lequel l'auteur affirme que les femmes rendent la vie des hommes misérable. En lisant ces paroles, Christine est bouleversée et elle a honte d'être une femme. Christine croit que les femmes doivent être vraiment mauvaises parce que c'est improbable que tant d'hommes éclairés puissent penser ainsi et qu'il était presque impossible de trouver un texte moralisateur sans tomber dans un paragraphe ou chapitre à la fin qui accuserait ou mépriserait les femmes. Mais soudain, un rayon de lumière lui annonce la présence de trois dames couronnées, Raison, Droiture et Justice, qui apparaissent à Christine, lui disant qu'elles sont là par ordre divin et lui conseillant de "retourner" ce qui a été écrit contre elle et d'écrire pour elles. Chaque dame lui dira quel sera son rôle pour l'aider à construire la Cité des Dames.

Dans le chapitre II, elle nous fait part de la rencontre avec les dames et comment la première s'adressa à elle pour la consoler de son chagrin.

Ma chère enfant, ne crains rien, nous ne sommes point venues ici pour te nuire ou te porter préjudice, mais plutôt pour te consoler. [...] Je te recommande donc de tourner à ton avantage leurs écrits là où ils blâment les femmes, et de les prendre ainsi, quelles que fussent leurs intentions » (de Pizan, 1996 :38, 39).

Raison est la première à rejoindre Christine et l'aide à construire les murs extérieurs de la ville. Elle répond aux questions de Christine sur les raisons pour lesquelles certains hommes calomnient les femmes en aidant Christine à préparer le terrain sur lequel la ville sera construite. Elle lui dit :

Lève-toi mon enfant ! Sans plus attendre, partons au champ des Lettres ; c'est en ce pays riche et fertile que sera fondée la Cité des Dames, là où la terre abonde en toutes bonnes choses. Prends la pioche de ton intelligence et creuse bien. Partout où tu verras les traces de ma règle, fais un fossé profond. Quant à moi je t'aiderai en portant les hottes de terre sur mes propres épaules. (de Pizan, 1996 :48).

Elle bâtira la ville avec "des murs hauts et forts avec des tours larges et belles" que personne ne pourra abattre. Les matériaux sont les femmes du passé. Sémiramis sera donc la pierre angulaire de la future ville. Quelque chose d'elle se reflétera dans cette héroïne, comme elle, une veuve héroïque, ainsi que d'autres comme Frédégonde, reine de France ; Blanche de Castille, mère de Saint Louis, et Jeanne de Bourbon, veuve du roi de France Charles V.

Pendant qu'elles travaillent, elles parlent de différentes questions qui inquiètent Christine de Pizan : les causes de la diffamation des femmes par les hommes et les multiples interdictions et limitations imposées : à chacune de ces approches, Raison propose des exemples de femmes qui ont largement surmonté ces préjugés misogynes:

À la fin de la première partie, traite également d'un thème cher à Christine, les dangers que font courir aux femmes les amours illégitimes, y compris lorsqu'elles s'autorisent des prestiges romanesques de la tradition courtoise. Mais elle s'adresse principalement à la gouvernante chargée de faire son éducation, puis de la protéger des périls de la vie de cour, où la galanterie des chevaliers servants masque de multiples pièges dont seules les femmes sont en fin de compte victimes. (Régner, 2006 : 549).

Les travaux de construction se poursuivront sous la direction de Droiture qui l'aidera à élever les bâtiments et les rues. Il met en évidence les vertus féminines qui gouvernent la ville : amour filial, constance, chasteté, fidélité et amour conjugal. Tout cela avait été refusé aux femmes pendant des siècles, mais Droiture donnera plusieurs exemples pour perturber cette négation.

Christine et Droiture parlent aussi de l'institution du mariage et traitent des affirmations des hommes sur les mauvaises qualités que les femmes apportent à l'union conjugale.

Il arrive souvent que les hommes en soient mécontents et se plaignent de ce que leurs femmes ne leur aient pas donné un fils ; et leurs femmes sottes qu'elles sont, au lieu de se réjouir pleinement que Dieu ait permis que l'accouchement se passe bien et de l'en remercier de tout cœur, elles aussi sont mécontentes, puisqu'elles voient que leurs maris le sont ? (de Pizan, 1996 : 138).

La Dame lui répondit

Ma chérie Christine si tu m'en demandes les raisons, je peux t'affirmer que cela provient de l'extrême naïveté et de l'ignorance de ce qui en sont mécontents; néanmoins, le motif principal de leur mécontent est la crainte des frais qu'ils prévoient quand il faudra les marier, car ils doivent alors engager des dépenses. (de Pizan, 1996 : 138).

Droiture corrige cette idée fausse avec des exemples de femmes qui aimaient leur mari et qui ont agi avec vertu, en soulignant qu'elle ne traitera pas avec de telles femmes méchantes « parce qu'elles ne représentent pas la nature féminine, mais leur perversion ».

Parmi les femmes qui ont aimé leur époux d'un parfait amour et qui l'ont montré par leurs actes je citerai encore la noble dame Artémise, reine de Carie. Elle suivit son mari, le roi Mausole, en maintes batailles. A sa mort elle crut succomber le poids du chagrin et du désespoir. C'est alors qu'elle lui témoigna autant d'amour que de son vivant. Malgré tout cela, elle voulut encore lui ériger une magnifique sépulture pour perpétuer sa mémoire. [...] L'excellente et fidèle Agrippine doit, elle aussi, être comprise parmi les femmes qui aimèrent leur époux d'un amour véritable. Elle fut donnée en mariage à Germanicus, noble prince romain plein de vertus, sage et dévoué à la chose publique. Tibère, empereur corrompu, régnait alors sur Rome; jaloux de tout le bien qu'il attendait dire de l'époux d'Agrippine, Germanicus, que tous aimaient, il le fit assassiner dans une embuscade. (de Pizan, 1996 : 150, 151,154).

Cette défense passionnée du mariage répond à la position humaniste et laïque qui défendait le mariage contre le célibat. Par conséquent, la défense du mariage était intrinsèque à la défense des femmes. Christine se sent attristée, fâchée et outrée d'entendre des hommes répéter que les femmes veulent être violées et qu'il ne leur déplaît point d'être forcées, même si elles s'en défendent tout haut. Droiture lui répondit :

Ne crois pas, ma chère Christine, que les dames vertueuses et honnêtes prennent le moindre plaisir à être violée ; au contraire, aucune douleur ne leur saurait être plus insupportable. Nombre d'entre elles en ont fait la preuve par elles-mêmes, par exemple Lucrèce². C'est une Romaine de très haute noblesse qui a été violée et souffrait en silence. Mais Lucrèce ne put souffrir en silence une telle honte. Elle envoya chercher son mari, son père et des proches parents, qui appartenaient à la haute aristocratie romaine, pour leur avouer en pleurant et gémissant ce qui lui était arrivé...Après avoir prononcé ces paroles, elle s'enfonça violemment le couteau dans la poitrine et s'écroula, mortellement blessée, devant son mari et ses amis. Certain affirme qu'à cause de cet viol de Lucrèce, on promulga une loi condamnant à mort tout homme qui violerait une femme; c'est une peine légitime, morale et juste. (de Pizan, 1996 : 186,187).

² Lucrèce: appartenait à une famille aristocrate romaine qui, ayant été violée, s'est suicidée pour mettre fin à son déshonneur. À la suite du viol de Lucrèce, Rome a passée de la monarchie à la République en 509 av. JC. Le viol et le suicide de Lucrèce ont inspiré un grand nombre d'artistes, particulièrement en peinture au XVI^e siècle

L'un des thèmes fondamentaux de cette partie est l'éducation des femmes. Elle se présente comme un exemple et un argument. Christine de Pizan s'étonne fort de l'opinion avancée par quelques hommes qui affirment qu'ils ne voudraient pas que leurs femmes, filles ou parentes fassent des études, de peur que leurs mœurs s'en trouvent corrompues. Elle lui répondit :

Cela montre que les opinions des hommes ne sont pas fondées sur la raison, car ceux-ci ont bien tort. Il est hors de doute, au contraire, qu'elle les améliore et les ennoblit. Comment peut-on penser ou croire que celle qui suit un bon enseignement et une bonne doctrine puisse en être corrompue ? [...] Quintus Hortensius, qui était à Rome un Grand rhétorique et un orateur accompli, n'était pas de cet avis. Il avait une fille appelée Hortense qu'il chérissait particulièrement à cause de la vivacité de son intelligence. Il lui fit apprendre les belles-lettres et lui enseigna la rhétorique... Hortense accepta de défendre la cause des femmes et entreprit ce qu'aucun homme n'eut osé : à un moment où Rome connaissait de grandes difficultés financières, on voulut frapper de lourds impôts les femmes et leurs parures. L'éloquence de cette femme fut si parfaite qu'on l'écouta aussi volontiers qu'on aurait écouté son père. Et, en effet, elle gagna sa cause. (de Pizan, 1996 :179).

Cette partie se termine lorsque Christine s'adresse aux femmes et leur demande de prier pour elle pendant qu'elle poursuit son travail avec la Justice pour compléter la ville, la Cité des Dames.

Remercions le Seigneur, mes très vénérées dames ! Car voici notre Cité bâtie et parachevée. Vous toute qui aimez la vertu, la gloire et la renommée y serez accueillies dans les plus grands honneurs, car elle a été fondée et construite pour toutes les femmes honorables – celles de jadis, celles d'aujourd'hui et celles de demain. (de Pizan, 2006 : 275).

D'ailleurs elle s'adresse aux femmes mariées et leur dit : « et vous chères amies qui êtes mariées, ne vous indignez pas d'être ainsi soumises à vos maris, car ce n'est pas dans l'intérêt des gens que d'être libres ». (de Pizan, 2006 : 276). Ensuite elle conseille aux jeunes filles.

Et vous jeunes filles qui êtes vierges, soyez pures, sages et discrètes. Restez sur vos gardes ; les méchants ont déjà tendu leurs filets. Que vos yeux soient baissés, vos bouches avaries de paroles ; que la pudeur inspire tous vos actes. Armez-vous de vertu et de courage contre toutes les ruses des séducteurs et fuyez leur compagnie. (de Pizan, 2006 : 277).

Puis Christine de Pizan recommande les veuves et toutes les mesdames d'être pieuses, patientes et courageuses.

Et vous, les veuves, que vos habits, votre maintien et vos paroles soient honnêtes. Soyez pieuses dans vos actes comme dans vos mœurs. Modérez vos besoins, armez-vous de patience, vous en aurez bien besoin ! Soyez fortes et résolues face aux tribulations et aux difficultés matérielles. Restez humbles de caractère, d'aspect et de paroles, et charitables dans vos actes. [...] Enfin vous toutes, mesdames, femmes de grande, de moyenne ou d'humble condition, avant toute chose restez sur vos gardes et soyez

vigilantes pour vous défendre contre les ennemis de votre honneur et de votre vertu. Voyez, chères amies, comme de toutes parts ces hommes vous accusent des pires défauts. Démasquez leur imposture par l'éclat de votre vertu; en faisant le bien, convainquez de mensonge tous ceux qui vous calomnient. (de Pizan, 2006 : 277).

En effet, la troisième partie s'adresse à toutes les catégories non nobles et surtout aux femmes des villes. Cette catégorie est plus subdivisée que les précédentes, c'est-à-dire en tête viennent les femmes dont les maris appartiennent aux professions intellectuelles de haut rang, les clercs membres des conseils royaux et princiers ou titulaires d'offices de judicature, et au même niveau de dignité, les femmes des bourgeois. À un échelon au-dessous Christine les femmes de marchands (les marchands parisiens). Dans ces différentes catégories socioprofessionnelles, les femmes ont pour rôle de bien gérer l'économie domestique et aussi de veiller à l'honneur de la famille.

Aux catégories socioprofessionnelles qui constituent l'essentiel de sa grille d'analyse. Christine superpose deux autres critères qui sont l'âge et la distinction, habituelle dans la tradition cléricale, entre les vierges, femmes mariées et veuves. Ce nouveau mode de classement introduit des ruptures dans le déroulement logique de l'ensemble, au risque de donner parfois une impression de confusion. (Régner, 2006 :548).

En définitive, nous pouvons dire que Christine de Pizan, première femme à vivre de sa plume, lutte contre les revendications sur les femmes en créant une ville allégorique. Elle défend les femmes en citant plusieurs femmes importantes et illustres de l'histoire. Elles seront "logées" dans la Cité des Dames, allégorie qui englobe l'ensemble de l'œuvre.

Tandis que Christine de Pizan construit sa ville, elle nomme des femmes illustres pour se défendre des arguments misogynes par de nombreux auteurs sages. Il faut souligner que les trois dames, qui apparaissent comme un rayon de lumières pour aider Christine de Pizan à construire la Cité, peuvent représenter les vertus³ cardinales de la femme dans la Renaissance : la prudence, la tempérance, la force d'âme et la justice.

³ Les vertus cardinales : sont au nombre de quatre et comprennent la prudence, la tempérance, la force d'âme et la justice. La prudence est la sagesse qui dispose la raison, le véritable bien et à choisir les justes moyens de l'accomplir. La tempérance assure la maîtrise de la volonté sur les instincts et maintient les désirs dans les limites de l'honnêteté, procurant ainsi l'équilibre dans l'usage des biens. La force d'âme correspond au courage qui permet, dans les difficultés, surmonter les obstacles.

6. La voix poétique

Selon Régnier au Moyen Âge, la voix poétique littéraire des femmes murmure, discrète, minoritaire, plus incertaine d'elle-même que véritablement étouffée. La brillante culture de quelques aristocrates emblématique a souvent aveuglé notre époque sur l'incapacité des autres femmes à accéder aux arcanes de la poésie troubadouresque.

D'après l'article déjà cité de la BNF, les voix de femmes sont loin d'être absentes de la littérature médiévale. Elles étaient jusqu'à une époque récente rarement prises en compte par les historiens de la littérature. Plus rares encore sont les figures de femmes auteurs, saisies dans leur rapport au livre et à l'écriture. Les quelques poétesses dont les noms et les œuvres nous sont connus, trobairitz de langue d'oc ou troveresses de langue d'oïl, n'apparaissent que dans des recueils les « chansonniers » composés à une date beaucoup plus tardive, et tout comme leurs homologues masculins, elles sont représentées comme des compositrices, au double sens musical et poétique du terme, et non comme des écrivaines.

Comme toute production minoritaire, la poésie des trobairitz (les femmes troubadours) est décevante et nécessaire, parce qu'elle déçoit les représentations que la modernité plaque sur le passé pour approcher une altérité qui se dérobe, parce qu'elle dénonce les modes, les engagements et les fantasmes de la critique. (Régnier, 2006 :3).

Pourtant de nombreuses pièces énoncées au féminin ont été produites pendant le Moyen Âge. La voix des trobairitz reste pour nous souvent anonyme, elle se confond ainsi mieux avec celle de la poésie.

L'essentiel des pièces énoncées au féminin parvenues jusqu'à nous a été produit durant l'âge d'or de la lyrique troubadouresque XII^e et XIII^e siècles. Les informations glanées dans les textes ou les vidas homologues masculins; certaines appartiennent à la haute aristocratie, comme la comtesse de Die ou Marie de Ventadour, d'autres à la petite noblesse comme Castelloza, d'autres encore à la roture, c'est pourquoi leurs noms ne furent pas mémorisés. (Régnier, 2006 :4).

Beaucoup de pièces énoncées au féminin sont anonymes, d'autres sont attribuées par les manuscrits à une femme.

Dans le corpus des trobairitz dominent les dialogues poétiques, *partimens* ou échanges de couplets, les pièces où la voix féminine répond ou sollicite une voix masculine donnée en contrepoint. Il reste bien difficile de savoir à qui attribuer la pièce, de ne pas se demander si l'un des deux partenaires n'est pas une fiction engendrée pour satisfaire aux lois du genre dialogué. Il n'est pas improbable que la critique continue se saluer la féminité de pièce produite par des hommes et s'emploie parfois à inscrire dans la réalité historique des fictions enfantées par la poésie. (pag 5).

Les représentations de la féminité rendent plus complexe l'établissement du corpus des trobairitz. Dans les pièces mixtes, on a refusé d'entendre une voix féminine dans les strophes échangées par une dame.

L'originalité thématique et stylistique des pièces énoncées au féminin ne s'avère guère plus marquée. En dépit des assertions hasardeuses de certains critiques, l'effusion lyrique des chansons d'amour ne s'y trouve ni plus intense, ni plus sincère, ni plus impudique. Malgré qu'en ai la modernité, les trobairitz n'aiment pas autrement que les troubadours ; elles font leurs les composantes essentielles de la fin'amour, chantent avec les mots inventés par leurs homologues masculins la douleur de la séparation et de l'absence, les affres du désir insatisfait, l'abîme de la perte, l'infinitude des regrets. (Régner, 2006 :7).

Les dialogues poétiques ne présentent pas davantage de cohérence thématique traversale au corpus, qui permettraient de définir une conception de l'amour spécifiquement féminine et de bien voir le « je » féminin se faire le gardien de l'orthodoxie de la fin 'amour et de son caractère que défendre une position non conformiste.

Les trobairitz ne sont plus qu'une voix, une des voix du Trobar dont le sexe marque le régime spécifique. Au-delà de l'agacement ou de l'enchantement suscité par leur production, il convient de dégager la signification du surgissement du féminin dans le champ de la poésie médiévale occitane. Dès lors qu'elle est prise dans sa dimension textuelle, la féminité n'est jamais qu'une marque inscrite par la langue poétique, la marque du genre qui, dans un participe passé. (Régner, 2006 : 8).

La poésie lyrique médiévale ne se considère pas comme écriture mais comme un chant au moins jusqu'au XIII^e siècle.

Selon Anne Pauper dans la revue BNF, leur rapport à l'écriture est le plus souvent médiatisé ; selon un scénario plusieurs fois repris, la mystique dicte ses visions à un secrétaire qui est souvent aussi son directeur spirituel, soit parce qu'elle-même est illettrée, soit parce qu'il les transcrit de la langue vulgaire en latin : l'exemple le plus connu est celui d'Hildegarde de Bingen faisant transcrire en latin ses Visions par son secrétaire Volmar. Marguerite Porete, auteure du Miroir des âmes simples et anéanties, au tout début du XIV^e siècle, constitue sans doute une exception.

Le Moyen Âge se termine au XV^e siècle. A cette période, la poésie était chantée et mise en musique par les troubadours. Les chansons de geste sont l'équivalent de chanson d'exploits qui sont écrites aux XI^e et XII^e siècles.

Le XIII^e siècle est considéré comme l'âge d'or de la littérature française du Moyen âge. En effet, il est plus complet et plus créatif que le siècle précédent. Cette prolifération se répandit surtout dans les récits. Outre des poèmes de chevalerie, la France de Louis IX (1226-1270) a fourni l'Europe de narrations de toute sorte, pieuses, historiques, fictives, allégoriques. Au XIV^e siècle, Jean de Meung fait l'histoire de la poésie.

Au XV^e siècle, apparaît un nouveau courant, un esprit moderne nommé Renaissance. À cette époque là on parle de la poésie lyrique, qui est l'expression des sentiments sur des thèmes propres au lyrisme. Les poètes du Moyen Âge mènent aussi une réflexion sur la condition humaine et sur l'existence qui nous conduit vers le « moi personnel ».

6.1 Louise Labé

Louise Labé est la plus grande poétesse féministe de la Renaissance française. Surnommée la « Belle Cordillère », elle fait partie des poètes en activité à Lyon pendant la Renaissance. « Pendant longtemps les censeurs et les amateurs de biographies scabreuses ont joui d'un succès de scandale qui les a fait renchérir sur les détails licencieux d'une vie tout à fait hypothétique pour inventer le portrait de la courtisane lyonnaise » (Rigolot, 2004 :7). En vrai, on connaît bien peu de choses de la vie de Louise Labé. Elle a écrit des poèmes à une époque où la production poétique est intense. Chez la poète, on remarque l'influence d'Ovide.

La production littéraire de Louise Labé se réduit à un seul recueil, publié pour la première fois à Lyon par Jean de Tournes en 1555. Il comprend le *Privilège du Roi* daté du 13 mars 1554, quatre types d'écrits très différents : une épître dédicatoire à une amie lyonnaise, Clémence de Bourges, *le Débat de Folie et d'Amour*, conte mythologique en prose dialogué, trois élégies d'une

centaine de vers chacune et vingt-quatre sonnets d'amour d'inspirations divers qui constituent une *canzonere*.

Il est possible que Louise Labé ait composé d'autres pièces en prose et en vers qui ne nous sont pas parvenues. L'Épître dédicatoire à Clémence de Bourges sur laquelle s'ouvre le recueil, est un texte important pour l'histoire de l'humanisme et du féminisme.

Mais l'opposition traditionnelle entre un monde médiéval de l'ignorance et une restauration contemporaine des « bonnes lettres » se trouve traduite en des termes tout différents. Ce sont les femmes éclairées qui ont le devoir moral de se mettre à l'étude et de composer des ouvrages littéraires ; et cela, sans fausse modestie. Mettant en profit la liberté nouvelle de leur sexe, elles entreprendront des activités intellectuelles honorables et obtiendront la gloire qui, jusque-là, était abusivement réservée au sexe masculin. (Rigolot,2004 :7).

Louise Labé refuse les attributs traditionnels de la femme-objet, ce qui compte pour elle ce n'est pas de se orner de colliers, de bagues et de vêtements, mais de participer à l'égalité à travers cette culture nouvelle ou renouvelée qui donnera leur véritable identité aux femmes.

Le caractère décidé de son manifeste n'empêche pas Louise Labé d'avoir un sens très net et de ses limites : elle reconnaît volontiers la médiocrité de son intelligence et la modestie des moyens dont elle dispose. Mais contrairement à ses contemporains, cette profession d'humilité ne reste pas un lieu commun pour capter la bienveillance du lecteur. [...] il est tout différent chez Louise Labé. Si elle refuse de s'arrêter aux objections de la pudeur personnelle et des conventions sociale c'est parce qu'elle se doit de prendre la plume au nom du « bien public ». elle voit son action en termes communautaires et c'est en que membre d'un groupe social par civisme qu'elle pense et qu'elle écrit. De là sa requête aux « Dames vertueuses », c'est-à-dire, à ses contemporaines qui ont la force de caractère de regarder un peu au-dessus de leurs quenouilles et de leurs fuseaux. (9).

Ayant compris qu'une femme isolée dans ce milieu culturel ne peut changer les structures mentales qui l'oppriment alors, elle invite ses lectrices à s'entraider et s'encourager mutuellement afin de comprendre leur véritable mission. « N'épargner pas votre jeunesse, ne gaspillez pas les talents qui vous ont été donnés ; consacrez-vous dès maintenant à l'étude des sciences et des lettres car le temps presse ! » (Labé, 2004 :10). On peut remarquer que nous avons là une véritable défense et illustration de la femme française. Louise Labé se manifeste :

Celui de la collaboration entre les sexes fondée sur l'émulation dans le respect et pour le grand profit de tous. « Notre sexe y gagnera en réputation », fait elle remarquer, « mais nous aurons surtout œuvré pour le bien public ; car les hommes redoubleront d'efforts pour se cultiver, de peur que de se voir honteusement distancier par celles auxquelles ils se sont toujours crus supérieurs quasiment en tout » (Rigolot, 2004 : 10).

Etant donné que pendant tous ces siècles, dans la production poétique traditionnelle, ce sont les femmes qui sont objet de désir mais avec Louise Labé, on inverse la situation. Elle va donner voix à l'expression féminine de la passion. C'est une femme qui ose déclarer son désir sans aucun besoin d'attendre de se sentir désirée. « Le plus grand plaisir qu'il soit après l'amour, c'est d'en parler ».

Le sonnet est considéré comme la forme par excellence pour évoquer une situation amoureuse. Dans ses sonnets, elle exprime le désir, la passion, la plainte amoureuse, le désespoir et la douleur. nous allons analyser deux sonnets : les sonnets VIII et II

6.2 Commentaire des sonnets

Sonnet VIII

Je vis, je meurs : je me brule et me noye.

J'ay chaut estreme en endurant froidure :

La vie m'est et trop molle et trop dure.

J'ay grans ennuis entremeslez de joye :

Tout à coup je ris et je larmoye,

Et en plaisir maint grief tourment j'endure :

Mon bien s'en va, et à jamais il dure :

Tout à coup je seiche et je verdoye.

Ainsi Amour inconstamment me meine :

Et quand je pense avoir plus de douleur,

Sans y penser je me treuve hors de peine

Puis quand je croy ma joye estre certaine,

Et estre au haut de mon désiré heur,

Il me remet en mon premier malheur.

Tout d'abord, avant d'analyser ce sonnet, il faut souligner qu'au XVI^e siècle, l'amour est un thème prédominant en poésie et l'œuvre de Louise Labé ne fait pas l'exception à cette tendance. Dans sa production poétique, on remarque l'influence de Pétrarque, poète italien inventeur du sonnet.

Ensuite on pourrait se poser la question : qu'est ce qui fait l'originalité de ce poème ? Et quels sont les procédés qu'utilise Louise Labé pour exprimer ce sentiment amoureux ? Pour répondre à ses questions, nous allons traiter premièrement les thèmes fondamentaux du poème, puis sa construction et finalement son originalité.

Les thèmes principaux qui articulent ce sonnet sont la plainte amoureuse, la dualité de l'amour comme souffrance et un sentiment sans fin.

La plainte amoureuse débute dès le premier vers du premier quatrain avec l'emploi du pronom personnel « je » ce qui marque le registre lyrique qui domine le poème. « je vis, je meurs... » est un sonnet en décasyllabes. C'est un poème lyrique puisqu'il s'agit du sentiment amoureux vécu. Elle est centrée sur l'expression du « Moi ». Louise Labé répète plusieurs fois les pronoms personnels « je », « me » et les déterminants possessifs « ma », « mon ». Toutefois, Amour, qui contrôle tout, un sentiment tout puissant, dévastateur et néfaste apparaît sans le premier tercet « *Ainsi Amour inconstamment me meine* » est personnifié par la majuscule. C'est en ce moment que le lecteur comprend que l'Amour mène la situation. L'amour est donc perçu comme une passion dévorante « je vis, je meurs : je brûle et je me noie ». L'expression de la douleur inonde tout le poème.

Elle décrit les effets contradictoires de l'amour, c'est-à-dire la **joie** « J'ay grans ennuis entremeslez de joye » (vers4) / « Puis quand je croy ma joye estre certaine » (ver12), **plaisir** dans les vers 6 et 7 qui s'opposent à la **douleur** « J'ay grans ennuis entremeslez de joye » / « Et en plaisir maint grief tourment j'endure » / « Et quand je pense avoir plus de douleur ».

On peut définir le sonnet élégiaque étant donné qu'il exprime un sentiment de mélancolie lié aux tourments que provoque l'amour chez la

poétesse en manifestant les sensations extrêmes ressenties. C'est comme si l'auteure ne pouvait pas avancer et elle est attrapée par les obstacles. La plainte se reflète sur le corps et les sensations physiques : je me brûle → chaleur extrême, trop molle et trop dur, je seiche et je verdoye → sec et mouillé, je larmoye, je me noye. Le sentiment amoureux est vécu avec confusion des sens et la douleur est évoquée par la sonorité, autrement dit l'allitération en /R/ meurs, brule, endurent, froidure, dure. Ce sont des sensations négatives décrites par une série de tortures physiques qui reflète le désordre du sentiment intérieur.

Cependant, le vers 9 « *Ainsi Amour inconstamment me meine* » marque une rupture une fois que nous identifions le tortureur : l'Amour. Le pronom personnel « je » et les sensations semblent être le centre du poème mais c'est plutôt la passion et la dualité de l'Amour. Les nombreuses antithèses des premiers quatrains citées précédemment témoignent la douleur la souffrance de ses tourments toujours présents. On remarque l'emploi d'hyperboles (extrême, trop, maint, à jamais) qui renforce le concept d'un amour grandiose et difficile à supporter. Tout cela symbolise la confusion du sujet. La vie et la mort se confondent « je vis, je meurs » l'immédiateté et l'éternité « tout à coup, à jamais ». L'amant est perdu dans le sentiment amoureux et dans l'inconstance.

Enfin, le sentiment sans fin qui naît d'un amour qui n'a ni début ni fin et cela se voit dans les éléments funestes qui rappellent la mort tels que grief, tourment, plus de douleur, malheur et se mêlent ainsi à l'idée de renaissance qu'évoque le verbe « verdir » (verdoyer). On a l'impression que le sonnet forme un cycle. Le dernier vers « Il me remet en mon premier malheur » nous renvoie au début du poème et il indique une idée de répétition à l'aide du verbe remettre.

Quant à la construction du sonnet, il est vivement original par sa diversité stylistique et par son rythme. Pour exprimer ce sentiment contrarié, elle utilise de différents procédés comme la double coordination (La vie m'est et trop molle et trop dure), une simple virgule, l'emploi des verbes en gérondif (en endurent). Cette variété permet d'éviter la monotonie. À toute première

lecture, les deux premiers quatrains n'aident pas au lecteur à comprendre de quoi sont dues les sensations et l'état qui agitent le « je » du poème. Ces états contradictoires se justifient dans le premier tercet et c'est à ce moment que nous découvrons la cause de ce tourment.

L'écriture mais surtout la forme font preuve d'une grande originalité de l'expression amoureuse. Le poème est comme un jeu de devinette et il faut attendre jusqu'au vers 9 pour identifier le thème et l'absence de l'être aimé crée du suspense et de l'intrigue. On y trouve deux protagonistes « je et l'amour ». Un autre fait étonnant est que le poème est écrit par une femme et nous ne trouvons aucune trace du féminin et cela rend le sonnet universel puisque tout le monde peut s'identifier avec « je ».

En définitive, ce sonnet a un caractère énigmatique grâce au pronom « je » qui lui apporte une dimension universelle. L'expérience vécue par Louise Labé est une expérience que tout le monde peut partager. Elle se démarque des autres poètes de son temps et présente une vision de l'amour plus profonde qui frôle le mysticisme.

Sonnet II

O beaux yeus bruns, ô regards destournez,
O chaus soupirs, ô larmes expandues,
O noires nuits vainement atendues,
O jours luisans vainement retournez :

O tristes pleins, ô desirs obstinez,
O tems perdu, ô peines despendues,
O mile morts en mile rets tendues,
O pires maus contre moy destinez.

O ris, ô front, cheveus, bras, mains et doigts,
O lut pleintif, viole, archet et vois :
Tant de flambeaus pour ardre une femmelle !

De toy me plein, que tant de feus portant,
En tant d'endroits d'iceus mon cœur tatant,
N'en est sur toy volé quelque estincelle.

« Ô beaux yeus bruns... » est le deuxième sonnet du recueil publié en 1555. C'est une situation inverse car traditionnellement c'est l'homme qui évoque et exprime ses sentiments à la femme. Nous allons étudier comment Louise Labé exprime-t-elle l'amour et le désespoir. Et pour cela nous aborderons les thèmes tels que l'expression de l'amour, la forme du blason, la passion amoureuse, l'amour malheureux et non réciproque.

C'est un sonnet pétrarquiste en décasyllabes dont les vers riment abba/cddc/ eef/ ggf. Premièrement dans ce poème on remarque que la poétesse apostrophe l'homme aimé « O beaux yeus bruns, ô regards destournez, ». L'homme aimé est désigné par métonymie qui consiste à remplacer un élément par un autre élément appartenant au même ensemble logique :

O beaux yeus bruns, ô regards destournez,

O chauds soupirs, ô larmes expandues,

Les yeux bruns sont remplacés par chauds soupirs. La présence de la voix féminine est perceptible par l'emploi du pronom tonique « moi », pronom personnel « me » et un déterminant possessif « mon ». Dès le premier quatrain, nous découvrons à qui le poème est adressé. Louise Labé exprime une plainte élégiaque car le destinataire ne lui correspond pas, c'est-à-dire, le sentiment n'est pas réciproque.

Ensuite, les deux premiers quatrains suivent le même schéma et le même rythme. Ils commencent de la même manière par le Ô qui est l'anaphore majeure du sonnet en exprimant le regret et évoquant les souvenirs. Elle s'abîme dans sa souffrance intérieure en décrivant le visage de l'homme aimé, en commençant par les yeux bruns, puis elle détourne le regard, pousse un soupir et les larmes coulent. Par contre les deux tercets sont différents car le premier tercet nous renvoie à l'image de l'homme aimé lié au sentiment de désespoir. L'élément surprenant apparaît dans les vers 12 et 14 :

De toy me plein, que tant de feus portant,

En tant d'endroits d'iceus mon cœur tatant,

N'en est sur toy volé quelque estincelle.

Dans ce dernier tercet, nous trouvons le pronom tonique « toi » qui marque la progression de l'implicite vers l'explicite pour désigner l'homme aimé. Évidemment le nom de cet homme n'est pas identifié mais cela apporte une valeur universelle au sonnet.

En ce qui concerne le blason, type de poème du XVI^e siècle décrivant un être ou un objet, plusieurs parties du corps de l'amant sont évoquées comme

les yeux bruns, le front, les cheveux, les bras et les mains . La beauté de l'homme est reliée au feu « *Tant de flambeaus pour ardre une femmelle !* ». Nous pouvons remarquer que les parties du corps étaient séparées auparavant et finalement, elle les a associées en un seul concept qui est la beauté physique et le flambeau est identifié à l'amour. C'est la première fois qu'on voit que cette une femme.

L'amour n'est pas évoqué explicitement dans le poème mais il se reflète dans la description du portrait élogieux. En effet on pourrait se poser la question suivante : le regard a-t-il déclenché la passion ? Cet amour passionné est symbolisé par le feu qui en même temps forme un champ lexical (flambeaus, ardre, feu, étincelle). La passion est signalée par une métaphore « désirs obstinés » Puis, l'amour malheureux ou non réciproque est identifié dans les vers 3 et 4.

O noires nuits vainement atendues,

O jours luisans vainement retournez :

La répétition « vainement » et « temps perdu » révèle que l'amour n'est pas réciproque et par conséquent la souffrance de l'auteure puisque le temps passé est inutile. Autre figure rhétorique appelée chiasme « noires nuits/ jours luisantes » nous confirme que l'attente est constante et durative.

Enfin l'expression du désespoir est exprimée par l'emploi de l'anaphore « Ô » lyrique et plaintif au début de vers et à l'hémistiche. Il faut souligner aussi que le vers 8 « O pires maus contre moy destinez » exprime explicitement la souffrance de la poétesse.

Conclusion

Nous pouvons remarquer que les thèmes abordés dans ce travail, la condition féminine au Moyen âge, la voix des femmes, les femmes lettrées, semblaient complexes à traiter au début à cause de l'extension de l'époque médiévale. Mais nous avons pu atteindre l'objectif : voir le trajet de la quenouille à la plume, c'est-à-dire l'évolution de la femme au foyer à la femme écrivaine.

Cependant, pour l'élaboration de ce travail, les quatre romans, *Cité des Dames de Christine de Pizan*, *Tristan et Iseut de Bérout* et *Œuvres complètes de Louise Labé* et *Voix de Femmes de Régnier* ont été fondamentaux et ils réunissent les sujets nécessaires pour le développement. Cela nous a permis de découvrir les différentes étapes et la condition de la femme pendant ces siècles.

En outre, il faut souligner que Christine de Pizan, première femme à vivre de sa plume, lutte contre les revendications sur les femmes en créant une ville allégorique. Avec cette œuvre, elle met en évidence les capacités et les vertus qu'ont montrées les femmes en contribuant de tout temps et dans tous les domaines au progrès de l'humanité. Puis deux siècles plus tard Louise Labé met en scène la voix poétique féminine en inversant la situation puisque maintenant, elle s'adresse à l'homme et le convertit en objet de désir.

Beaucoup d'histoires de femmes sont connues dans la littérature comme dans la fiction. Nous pouvons dire que la voix des femmes est un synonyme de liberté.

Pour conclure, après le développement et l'analyse de ces thèmes, nous avons réalisé que les circonstances et les difficultés que les femmes ont vécues du XII^e au XVI^e siècle sont encore présentes dans la société de nos jours.

BIBLIOGRAPHIE

Ariès, Ph. Et Duby, G. (1985). *Histoire de la vie privée de l'Europe féodale à la Renaissance*. Paris, France : du Seuil

Berthelot, A et Cornilliat, F. (1988). *Littérature textes et documents Moyen Âge, XVI^e*. Paris, France : Nathan.

De Pizan, C. (1996). *La Cité des Dames*. France : Édition Stock.

Labé, L. (2004). *Œuvres complètes*. Paris, France : GF Flammarion.

Poirion, D. (1983). *Précis de Littérature française du Moyen âge*. Paris, France : Presses Universitaires de France.

Régnier, D. (2006). *Voix De Femmes au Moyen âge*. Paris, France : Robert Laffont.

Wallter, Ph. (1989). *Bérout-Tristan et Iseut*. Paris, France : Librairie Générale Française.

Sitographie

Pauper, A. (2011, Mars). *Revue de la Bibliothèque nationale de France n° 39* pag 7. Consultée le 26/06/ 2019

file:///C:/Users/adjab_000/Downloads/RBNF_039_0006.pdf

<https://www.cairn.info/revue-de-la-bibliotheque-nationale-defrance-2011-3-page-6.htm>